

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 6 (1912-1913)
Heft: 15

Artikel: La musique française à Berlin [suite]
Autor: Chesaux, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068603>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE : *La musique française à Berlin*, RENÉ CHESAUX. — *La Mi-Carême de J.-S. Bach*, F. GAIFFE. — *La Musique à l'Etranger : Autriche-Hongrie*, Dr H.-R. FLEISCHMANN ; *Belgique*, MAY DE RÜDDER. — *La Musique en Suisse : Genève*, EDMOND MONOD ; *Vaud*, G. HUMBERT ; *Suisse allemande*, Dr HANS BLÄSCH. — *Chez les éditeurs*. — *Echos et Nouvelles*. — *Nécrologie*. — *Calendrier musical*.

ILLUSTRATION : OTTO BARBLAN, organiste de la Cathédrale de St-Pierre, dont on vient de fêter le 25^{me} anniversaire d'activité artistique, à Genève.

La Musique française à Berlin

LES Allemands s'intéressent en général vivement à tout ce que fait la France. Ils reconnaissent volontiers aux Français certaines qualités qui font défaut à leur propre race, et qu'ils savent apprécier. La gaîté spirituelle de leurs voisins les divertit ; en matière de courtoisie, de goût et d'élégance, ils sont prêts à leur céder le pas. Leurs modes sont celles de Paris ; et sans soupçonner la bonne foi du traducteur, ils vont applaudir avec conviction des vaudevilles de Pierre Veber ou de Courteline. Je ne sais s'ils se figurent comprendre le caractère et l'esprit français, mais ils mettent certainement quelque coquetterie à faire croire qu'ils y prennent goût.

En réalité, ils ne connaissent du Français que l'extérieur (qui, je le veux bien, tient souvent chez lui un peu trop de place). L'ironie légère, la désinvolture du langage, la grâce des manières sont une enveloppe séduisante qu'ils ne cherchent point à percer. Il leur plait sans doute, pour une fois, de ne pas approfondir et de s'en tenir à des apparences qui, par comparaison, flattent leur amour-propre national. Ils prennent

un malin plaisir à prodiguer des éloges qui sont en même temps une critique détournée. Quand on veut insinuer que certaines qualités essentielles font défaut, on en loue de secondaires. C'est une façon cruelle d'être aimable. Ainsi méfions-nous, quand les Allemands vantent l'esprit français.

Les Allemands tiennent à ce qu'ils appellent leur « *Gründlichkeit* » et croient volontiers que c'est la qualité germanique par excellence. L'accusation d'être *superficiel* a dans leur bouche une portée redoutable. Et, qu'ils la formulent ouvertement ou non, elle est toujours accompagnée d'une nuance de dédain. Ils ont tort d'en abuser. Un peuple qui a produit, comme c'est le cas en France, tant de grandes œuvres, et dans tous les domaines, ne saurait être taxé à la légère de superficiel.

On n'est point nécessairement frivole parce qu'on regarde la vie d'un visage souriant. On peut divaguer pour le plaisir, sans être fou. On peut railler, plaisanter, se livrer à la fantaisie de son imagination, sans cesser de sentir profondément et de penser.

De même qu'ils jugent le peuple français, les Allemands jugent sa musique. Ils ne se font une idée plus juste ni de l'œuvre, ni de ceux qui l'ont créée. Et pour les mêmes causes, les mêmes qualités profondes leur échappent. Il ne paraissent établir qu'une seule différence, essentielle il est vrai, entre le Français et sa musique : il compte, lui, malgré tout, parmi les nations ; elle, ne compte guère.

Le tranquille orgueil germanique, dont parle M. Paul Landormy, a de trop solides assises pour se laisser ébranler aux premières secousses. On gagne de l'assurance à traverser une ère de prospérité et de grandeur. En présence des succès d'autrui, la musique allemande ne se trouble point ; elle affecte une impassible sérénité. Il serait désastreux qu'elle parût douter d'elle-même.

Mais cette indifférence n'empêche point les forces nouvelles de naître et de se développer. Et il faut bien, si l'on demeure impartial, les reconnaître où elles sont. Je ne prétends pas, ce qui serait excessif, que la France en ait aujourd'hui le monopole. Mais ses efforts pour rajeunir la musique, et l'orienter vers un idéal qui lui est propre ne sont certes pas négligeables. Si les musiciens allemands font en général assez peu de cas de leurs confrères d'outre-Rhin, je veux croire que c'est aussi et surtout parce qu'ils les connaissent mal. La jeune école française, tout particulièrement, leur est demeurée trop longtemps étrangère. Leur ignorance, ou leur affectation d'ignorance, sur ce point, est

remarquable. Pour beaucoup d'entre eux, tout se résume et se confond dans un seul nom : Debussy. Et Debussy, c'est une chose vague, étrange, lointaine, dont il est prudent de se méfier. Quand ils ont dit d'une musique qu'elle est « dans le goût parisien », — c'est-à-dire influencée par Debussy, — ils pensent en avoir suffisamment exprimé le néant. Et cette critique s'applique à tout ce qui n'est pas fait dans le goût allemand.

Il serait injuste de généraliser, et je n'ai garde de vouloir le faire. Mais je parle de ce que j'ai vu et entendu.

Une chose, toutefois, demeure certaine. C'est que la diffusion de la musique française en Allemagne ne peut avoir que d'heureux résultats. La revue musicale *S. I. M.*, de Paris, a fait cet hiver, dans ce sens, une tentative intéressante. Elle a organisé à Berlin une série de six concerts consacrés exclusivement à la musique de chambre française, tout spécialement aux œuvres modernes. C'était une complément indispensable aux concerts symphoniques de l'an dernier ¹.

Ces auditions auront-elles convaincu ceux qui, d'avance, étaient résolus à ne point se laisser convaincre ? J'en doute. Elles auront en tous cas jeté quelque lumière sur un art qui mérite d'être connu. Pour ne mécontenter personne, il avait bien fallu inscrire aux programmes quelques œuvres médiocres ; mais de quel droit décréter que tel ou tel musicien contemporain ne méritait pas l'honneur d'être présenté aux Berlinoises ? Il n'était que juste d'accorder une place, même restreinte, à tous ceux qui prétendaient participer à la défense de la cause française.

Vingt-trois compositeurs, — tous vivants, à part Chausson et Coquard, — figuraient sur la liste des élus. Ce chiffre déjà est éloquent. Celui dont le succès a été le moins contestable est certainement Saint-Saëns. Il avait l'avantage d'être connu déjà de longue date. Il est aussi celui qui choque le moins les oreilles retardataires. On le lui reproche assez ; mais il a la sagesse de ne point s'en émouvoir. Son œuvre, malgré tout le dédain de certains esprits émancipés et téméraires, demeurera comme un monument très pur de l'art français. Il convient d'admirer surtout, avec telle ou telle de ses compositions symphoniques, sa musique de chambre presque sans exception. C'est d'une clarté, d'une limpidité extraordinaire, parce que c'est merveilleusement construit et de proportions parfaitement harmonieuses. On a comparé avec

¹ Il s'agissait, en outre, d'établir entre les deux pays un échange de bons procédés. La même association de musique de chambre à qui l'on avait confié les concerts de Berlin doit prochainement faire connaître à Paris toute une série d'œuvres de la jeune école allemande.

bonheur cette perfection à celle des temples grecs. C'est le même idéal de beauté calme et lumineuse. Les contours mélodiques sont d'une netteté élégante; les idées ne sont jamais banales et s'enchaînent avec une logique qui est à elle seule une source très pure de jouissance. Et l'émotion n'est point absente. Comme chez Mozart, une sorte de pudeur l'empêche de s'étaler. Mais cette discrétion, qui est la marque d'un goût très fin, ne lui enlève rien de sa sincérité. A quel compositeur a-t-on plus souvent reproché d'être superficiel, même dans son pays ? Cette injustice s'explique sans peine. Ou bien on a jugé Saint-Saëns par des œuvres de second ordre (ce qui est absurde; n'aurait-il produit qu'un seul chef-d'œuvre, c'est ce chef-d'œuvre qui lui assignerait sa véritable place). Ou bien on ne peut se défaire de l'idée que la clarté est ennemie de la profondeur, et il faut pour cela une mentalité bien trouble. La profondeur claire, c'est la profondeur du ciel; elle donne le vertige.

A suivre.

RENÉ CHESAUX.



La Mi-Carême de J.-S. Bach

La « Revue française de musique », dont la belle indépendance est un réconfort pour tous ceux qu'écoeurent les flagorneries habituelles d'une trop grande partie de la presse artistique, flagelle avec humour certain five o'clock parisien où l'on eut la prétention bouffonne de faire une place à l'art.

Devançant de deux jours les réjouissances populaires qui accompagnent le cortège de la Reine des Blanchisseuses, l'Administration de la Comédie-Marigny avait eu l'idée originale, mais peu révérencieuse, d'organiser autour du nom glorieux et de l'œuvre austère de J.-S. Bach une de ces innombrables manifestations qui réunissent tous les jours vers cinq heures, en des salles consacrées par la mode, les représentants les plus notoires du snobisme parisien. Faire du vieux cantor de Leipzig le prétexte d'un five o'clock où mondains et mondaines viendront papoter pendant une heure en grignotant des toasts, voilà certes une conception d'une ironie supérieure et qui, méthodiquement réalisée, devait atteindre le même degré de haute bouffonnerie que certaines mystifications de Mark Twain ou d'Alphonse Allais.

Il s'en est fallu de peu que ce but à la fois comique et sacrilège ne fût pleinement atteint. Certains interprètes cependant n'avaient pas pénétré à fond l'intention de joyeuse fumisterie qui avait guidé les organisateurs : c'est ainsi que M. Casella s'est cru tenu de jouer dans un style excellent et avec une tech-